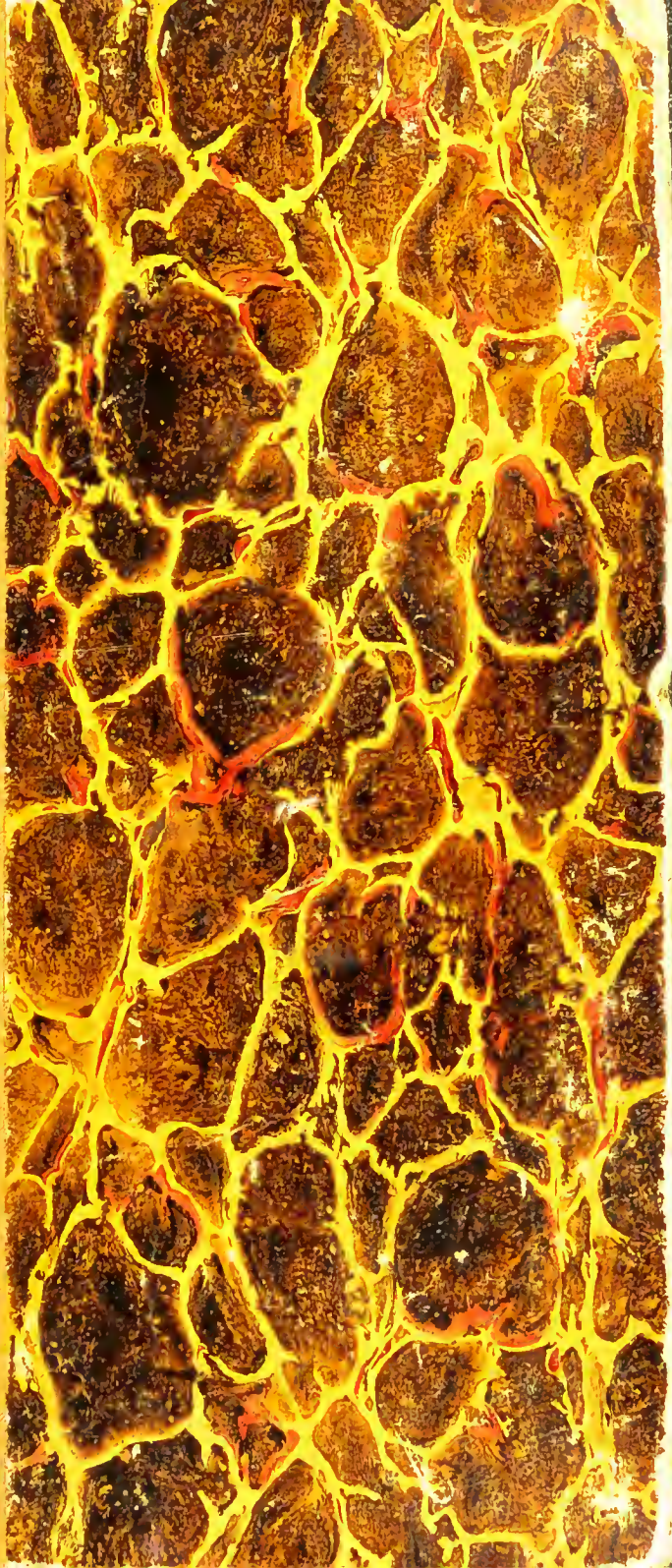
M
8272

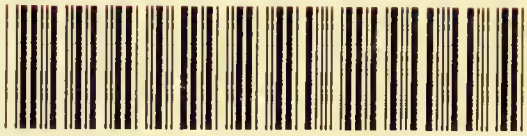


4/5

B.xxiv. Arn

BZP (ARNOBIUS)

X165308


22101157966

Cancel
5/-

B10
5/-

LES HOMMES ILLUSTRES DU VAR,

PAR OCTAVE TEISSIER.

ARNAUD

DE

Villeneuve

MÉDECIN ALCHIMISTE.

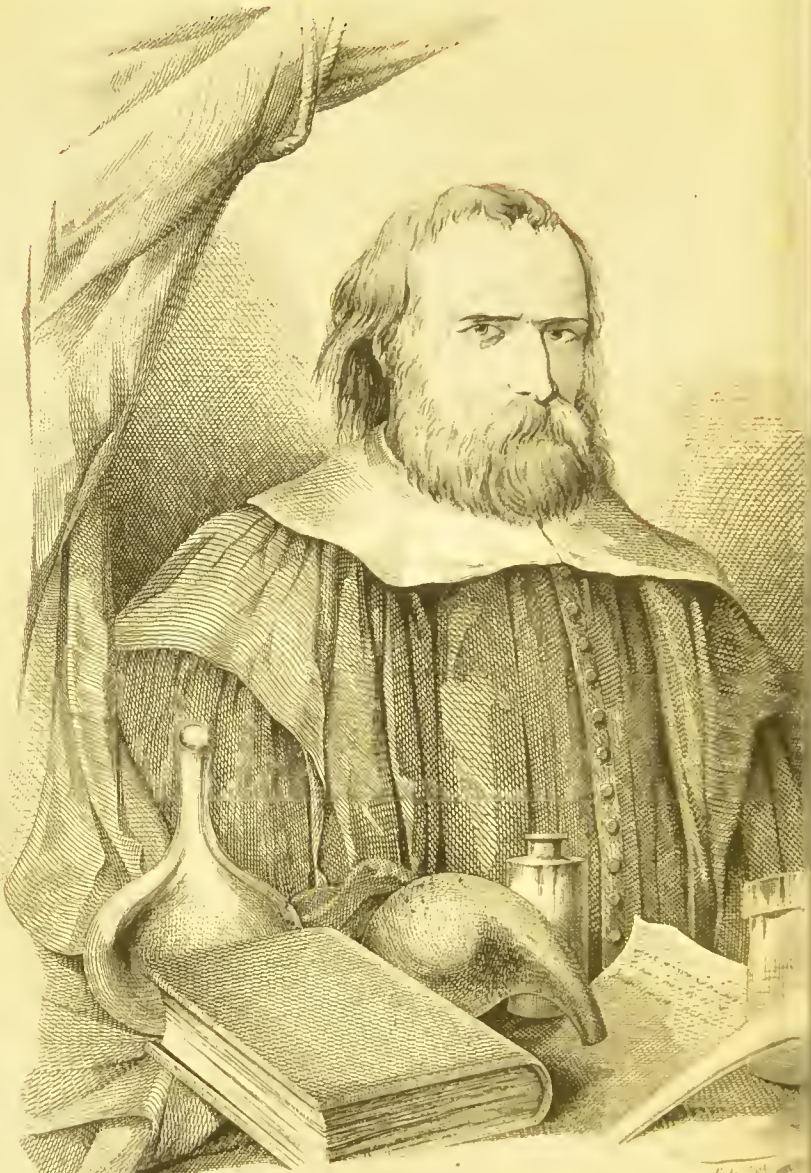
Merito fons scientiæ Arnaldus vocari debet, quia in omnibus scientiis præ cæteris hominibus floruit.

Raymond Lulle.

1858.

TOULON, Imp et Lith. d'Eug AUREL.

M
8270



ARNAUD DE VILLENEUVE
né à Villeneuve-Loubet (Var).
1240 1315

d'après le dessin de Mr Letuaire.

Ex libris cabalicis
Stanislai de GUAITA.

LES HOMMES ILLUSTRES

DU VAR.

66676

LES HOMMES ILLUSTRES DU VAR,

LA OCTAVE PETITE.

ARNAUD

DE

Villeneuve

MÉDECIN ALCHIMISTE.

Merito fons scientiæ Arnaldus vocari debet, quia in omnibus scientiis præ cæteris hominibus floruit.

Raymond Lulle.

1858.

TOULON, Imp. et Lith. d'Eug. AUREL.

ALCHEMY and MEDICINE

ARNOLDUS DE VILLANOVA [1200? - 1313]

B2((Arnoldus)

WELLCOME HISTORICAL MEDICAL LIBRARY

Nous avons démontré, dans la *Statistique du Var* (1), qu'aux divers points de vue de la douceur du climat, de la fécondité du sol et de la variété des produits, le Var était un des plus beaux départements de France.

Notre but, aujourd'hui, en publiant l'histoire de ses hommes illustres, est de faire connaître que, sous ce nouveau point de vue, le département du Var ne mérite pas moins d'être classé parmi les plus favorisés.

Il est, en effet, peu de célébrités plus légitimes et plus pures que celles qui

(1) Draguignan, 1855. — Garcin, éditeur.

ARNAUD DE VILLENEUVE,

MÉDECIN ALCHIMISTE,

1240 — 1313.

Arnaud de Villeneuve, ce célèbre chimiste, ce savant illustre, dont la réputation fut immense et de qui on a pu dire : « Qu'on ne » vit, dans son siècle, aucun esprit ni plus » vaste ni plus pénétrant et dont les con- » naissances fussent plus universelles (1), » naquit dans le département du Var, à Villeneuve-Loubet, près Vence.

Le fait est posititif, mais il est peu connu,

(1) Bayle. — Encyclopédie de sciences médicales, page 131. Paris, 1842.

et nous devons en fournir la preuve; car il est généralement admis, de par les dictionnaires historiques ou biographiques, anciens et modernes, que le lieu de la naissance d'Arnaud de Villeneuve est incertain.

Ils ont tous reproduit successivement (1), et avec une fidélité d'imitation qui rappelle les moutons de Panurge, la phrase suivante extraite, à peu près textuellement, du Dictionnaire de Moreri :

« Arnaud de Villeneuve fut ainsi appelé
» parce qu'il vint au monde dans un village
» de ce nom ; mais comme on en trouve
» dans la Catalogne, dans le Languedoc et

(1) Dictionnaire historique de Moreri. — 1673.
Dictionnaire historique par une société de gens de lettres. — Lyon, 1789.
Dictionnaire universel. Bouillet. — Paris, 1847.
Biographie universelle. Michaud. — Paris, 1811
Biographie universelle. Firmin-Didot. — Paris, 1852.
Encyclopédie des sciences médicales.—Paris, 1842.
Encyclodédie catholique. — Paris, 1840.
Bouche, dit qu'Arnaud était Provençal. — Papon-Achard et l'auteur de l'Almanach du Var, font naître Arnaud à Villeneuve près Vence.

» en Provence (et en Italie, ajoute la nouvelle
» Biographie de Firmin-Didot) on est en
» peine de décider en quel pays il a pris
» naissance. »

D'autres écrivains ont tranché la question, mais un peu au hasard et sans produire aucune preuve à l'appui de leur opinion; ils ne sont même pas d'accord entr'eux. Ainsi : Crévier, dans son *Histoire de l'Université de Paris*, dit qu'Arnaud était clerc du diocèse de Valence, en Espagne, et Astruc, auteur *des Mémoires pour servir à l'histoire de la Faculté de Montpellier*, prétend qu'il naquit dans un bourg appelé Villeneuve, à deux lieues de Montpellier.

Voici ce qui a pu donner lieu à ces différentes opinions :

Arnaud de Villeneuve, qui demeura pendant longues années en Espagne, eut l'honneur d'être le médecin de don Pedre, roi d'Aragon et celui de Jacques II, son successeur; les historiens espagnols en conclurent, par erreur ou par orgueil national, qu'il était espagnol, et propagèrent cette erreur.

Mais on savait, d'un autre côté, par ses propres écrits et par ceux de ses contemporains qu'il avait étudié la philosophie à Aix et la médecine à Montpellier. Les Provençaux et les Languedociens étaient donc au moins aussi fondés que les Espagnols à le revendiquer comme leur compatriote. C'est ce qu'ils firent en effet.

Il n'en fallait pas davantage pour rendre circonspects les écrivains qui eurent, plus tard, à parler d'Arnaud et de ses œuvres. Aussi ne voulurent-ils pas se prononcer sur cette question délicate; ils déclarèrent, à l'unanimité, que le lieu de sa naissance de ce savant était inconnu.

Vinrent ensuite les auteurs des Dictionnaires historiques ou biographiques qui, ne pouvant se livrer à de grandes recherches pour chaque individualité, et remarquant d'ailleurs qu'il existait des villages du nom de Villeneuve tant en Provence, qu'en Languedoc et en Espagne, jugèrent prudent d'imiter leurs devanciers.

Cependant il eut été facile à ces auteurs

de s'éclairer sur ce point essentiel ; car, la plupart d'entr'eux mentionnent, dans leurs notices les deux histoires de la vie d'Arnaud de Villeneuve, qui ont été publiées, l'une en 1620, à Lyon, par Symphorien Champier, et l'autre, en 1719, à Aix, par Joseph de Haitze (1). S'ils avaient consulté l'un ou l'autre de ces ouvrages, ils y auraient facilement puisé une conviction.

Joseph de Haitze, historien provençal, connu par divers ouvrages très-appréciés, professait pour son illustre compatriote une profonde admiration.

Ce sentiment dont il était peu-être trop pénétré, est exprimé d'une manière originale dans une dédicace qui nous a paru mériter d'être reproduite ; la voici dans toute sa naïveté :

(1) Nous avons été assez heureux pour nous procurer la seconde de ces deux biographies, devenues très-rares. Nous devons cette bonne fortune à l'obligeance de M. Denis, d'Hyères, dont la bibliothèque renferme une magnifique collection d'ouvrages relatifs à la Provence.

A
LA DURÉE DES SIÈCLES,
POUR
L'HONNEUR IMMORTEL
DE LA PROVENCE
FÉCONDE
EN GRANDS HOMMES :
LAQUELLE
EN
ARNAUD DE VILLENEUVE
A DONNÉ AU MONDE
UN DE CES GÉNIES
DU PREMIER ORDRE,
DONT
LES CONNAISSANCES
ONT ÉTÉ UNIVERSELLES
ET
RÉPUTÉES PRODIGIEUSES.
PIERRE JOSEPH
DE HAITZE
NATURELLEMENT PORTÉ
A DIRIGER SES ÉTUDES
A LA GLOIRE
DE SON PAYS

OFFRE, DÉDIE ET CONSACRE
CET OUVRAGE,
L'AN DE GRACE,
M.DCC.XIX.

Dans ce livre consciencieusement écrit, et qui dénote chez son auteur une étude approfondie des diverses circonstances de la vie d'Arnaud, Joseph de Haitze fait connaître, avec précision, le lieu de naissance du savant chimiste :

« Arnaud de Villeneuve, dit-il, était natif » du lieu, d'où il avait pris le surnom qu'il » portait, à la manière des savants du moyen » temps. C'est un village dans la Provence » orientale, et au diocèse de Vence, également fameux pour avoir donné son nom, » non seulement à ce grand homme, mais » encore à une des plus illustres maisons de » cette province, ou, si l'on veut, pour l'avoir » reçu de cette famille. »

L'auteur rappelle ensuite, pour les combattre, les prétentions élévées par les Espagnols et les Languedociens sur la nationalité d'Arnaud, il s'exprime ainsi :

« Comme les choses excellentes ne peuvent
» être possédées sans contestation, on n'e pas
» manqué d'envier aux Provençaux l'hon-
» neur d'avoir Arnaud de Villeneuve pour
» compatriote. Les Catalans et les Languedo-
» ciens le leur ont disputé. — Ici il me suf-
» fira de faire parler un étranger en notre
» faveur, qui est *Symphorien Champier*, qui
» vers le commencement du seizième siècle, a
» donné un abrégé de sa vie, que nous avons
» a la tête de ses œuvres. *Arnaldus natione*
» *Gallvs. A Gallia enim Narbonensi, quam*
» *Provinciam nostri appelant, genus utrinque*
» *ducit.*

» Mais qui peut mieux sçavoir de quel païs
» était Arnaud, qu'Arnaud lui-même. Il se
» dit né sujet de Robert roi de Naples et
» comte de Provence. C'est dans la dédica-
» toire, qu'il fait à ce prince de son livre de
» conservation de la jeunesse, en ces termes :
» *Qui ex innatœ fidelitatis devotione, pro salute*
» *vestra semper oro.* La question sur cette nais-
» sance n'étant qu'entre les Catalans, les Lan-
» guedociens et les Provençaux, et Arnaud se

» disant sujet de Robert, il est sans contesta-
» tion qu'il était Provençal, puisque la Cata-
» logne et le Languedoc n'ont jamais appar-
» tenu a ce prince. C'est pourquoi Villani,
» contemporain d'Arnaud, en son neuvième
» livre de l'histoire universelle, chapitre trois,
» l'appelle Provençal : Et saint Antouin, ar-
» chevêque de Florence, qui a vécu dans le
» siècle qui a suivi immédiatement celui
» d'Arnaud, au titre vingt-uniéme, chapitre
» second, paragraphe huitième de son his-
» toire, le reconnét aussi pour natif de Pro-
» vence. Tiraqueau, en son traité de la no-
» blesse, chapitre trente-un, est de même
» sentiment.

» Cette opinion, ajoute de Haitze, qui a
» toujours été la mieux reçue, a donné lieu à
» un savant du dernier siècle, qui est Lamothe
» Levayer, d'avancer que notre Arnaud était
» la tige de l'illustre maison de Villeneuve de
» Provence, et que les grands biens de cette
» famille étaient les fruits des remèdes chy-
» miques, dont il se servait fort heureuse-
» ment. Cela a été dit dans un traité de la

» connaissance des sciences destiné, pour
» Monseigneur le Dauphin, et sur l'article de
» la chymie, page 306.

« Que ne disait-il, cet auteur moderne, que
» ces grands biens étaient le produit de la
» confection de la pierre philosophale faite
» par Arnaud? La chose aurait eu plus de
» vraisemblance; et ç'aurait été là un be
» exemple pour encourager les poursuites de
» la fabrique de cette bénite pierre; ou du
» moins une consolation pour ceux qui l'ont
» manquée, en leur faisant voir par cett
» spécieuse allégation, que d'autres l'avaient
» attrapée.

» Je n'aurai pas grand peine à faire voir
» l'erreur de cet écrivain, touchant l'extrac-
» tion de la maison de Villeneuve. L'histoire
» de Provence nous fait remarquer des sei-
» gneurs de Villeneuve, deux siècles au-
» dessus de celui d'Arnaud le philosophe.
» Mais sans remonter si haut, le fameux
» Romée de Villeneuve, seigneur de Vil-
» leneuve et de Vence, ce tant renommé mi-
» nistre du dernier Béranger, comte de Pro-

» vence, qui régnait avant le milieu du trei-
» zième siècle, est une preuve incontestable
» que les grands biens de cette maison ne
» viennent pas de cet illustre médecin, qui,
» au contraire, n'en laissa point. En un mot,
» pour achever de découvrir plénement la
» source des grands biens de la maison de
» Villeneuve, ajoutons qu'elle procède des in-
» féodations des terres des Arcs, de Trans,
» de la Mothe, d'Esclans et de Vence, faites
» en mil deux cent un et mille deux cent
» trente, par les comtes Ildefons II et Ray-
» mond Béranger III, en faveur de Géraud et
» de Romée de Villeneuve, outre le ministère
» confié à celui-ci. C'est là la pierre philoso-
» phale qui a enrichi cette maison, et qui,
» certénement, en enrichirait d'autres comme
» celle-là, si elles pouvaient mériter pareilles
» faveurs. »

Bien que cette digression, sur la fortune des Villeneuve, soit un peu longue, nous n'avons pas cru devoir l'omettre. Tout ce qui se rattache à l'histoire des anciennes familles, ne saurait manquer d'intérêt et doit être, à notre avis, recueilli

avec soin ; or, il n'en existe pas de plus illustre, dans notre département, que celle des Villeneuve. Nous y trouvons d'ailleurs une preuve nouvelle qu'Arnaud était Provençal, et de plus qu'il était né à Villeneuve de Vence. En effet, si M. Lamothe-Levayer (1) n'avait su, d'une manière certaine, qu'il était natif de ce village plutôt que des quatre autres du même nom,(2) il n'aurait jamais songé à confondre la famille de ce médecin avec celle des marquis de Villeneuve de Vence.

Arnaud de Villeneuve naquit donc à Villeneuve près Vence. — Quant à l'époque de la naissance elle n'est pas exactement connue, quelques biographes la mettent en 1238 et

(1) Lamothe-Levayer, écrivain et philosophe, né à Paris en 1588—mort en 1672. Il fut reçu à l'académie en 1639, devint, en 1649, précepteur du duc d'Orléans, frère de Louis XIV et fut chargé, en 1651, de terminer l'éducation du Roi lui-même.

(2) Il existe en Provence cinq villages de ce nom : 1° *Villeneuve*, faubourg d'Avignon ; 2° *Villeneuve*, à trois lieues de Forcalquier ; 3° *Villeneuve Coutelas* près de Tavernes ; 4° *Villeneuve* les Arles ; 5° enfin, Villeneuve-Loubet, près Vence.

d'autres en 1240. D'après de Haitze elle doit être placée un peu avant le milieu du treizième siècle.

On n'a pas non plus de renseignements précis sur sa famille ; on sait seulement qu'elle était peu fortunée, puis qu' il nous apprend, lui-même, dans la préface de son traité *de Vinis* , que la pauvreté fut la compagne de ses jeunes années.

Mais s'il fut privé des faveurs de la fortune, il trouva une large compensation dans la puissance de ses facultés intellectuelles. Doué d'une aptitude remarquable pour les sciences naturelles , il sentit que là était pour lui le chemin de la fortune et peut-être aussi celui de la célébrité. Cette pensée stimulant son goût naturel pour l'étude , il s'y livra avec une grande ardeur qui fut bientôt couronnée de succès.

En effet, dès l'âge de dix-huit ans, il avait terminé ses humanités et acquis suffisamment de connaissances spéciales pour exercer la médecine empirique à Villeneuve et dans les villages environnants.

Il vécut ainsi pendant deux ans ; mais, avide de science et comprenant qu'il avait encore beaucoup à apprendre, il abandonna la clientèle assez nombreuse qu'il s'était faite, malgré son jeune âge, pour aller étudier la physique et la philosophie à Aix. Cette ancienne capitale de la Provence possédait, depuis plus d'un siècle, une académie de littérature très-renommée. On citait parmi les savants illustres qu'elle avait déjà fournis à cette époque : le célèbre jurisconsulte Guillaume Durand ; Jean de Matha, fondateur de l'ordre de la Trinité et Raymond de Penafort , général des Dominicains.

Après avoir fait de brillantes études dans cette académie, il partit pour Paris, ce centre de lumières où les intelligences d'élite commençaient à se donner rendez-vous. Il y demeura dix ans, s'instruisant dans la société de savants qu'il étonnait souvent par la pénétration de son esprit et par ses profondes connaissances en alchimie.

Cependant la médecine , à laquelle il avait toujours demandé des moyens d'existence, n'é-

tait pas négligée par lui. Il quitta Paris pour aller recevoir à Montpellier des leçons des illustres professeurs qui dirigeaient la faculté de cette ville. Son aptitude était si grande qu'en peu d'années il fut en état de professer lui-même et de professer avec distinction.

« L'époque la plus glorieuse de notre école de médecine du moyen âge, — dit M. Germain, dans son histoire de la commune de Montpellier, — est, on ne saurait le méconnaître, celle où professait Arnaud de Villeneuve, le premier de nos médecins, peut-être, qui n'ait pas copié servilement les Arabes et les Grecs ; le premier chirurgien chrétien vraiment original, Arnaud de Villeneuve dont Raymond Lulle a dit : *Merito fons scientiæ vocari debet, quia in omnibus scientiis præ cæteris hominibus floruit* (1). »

(1) Voici le sens affaibli par la traduction de cet éloge que l'on trouve, sous diverses formes, dans tous les anciens ouvrages où il est question d'Arnaud : *C'est avec raison qu'on doit l'appeler source de la science, parce que dans toute les sciences, il a été supérieur à tous les hommes.*

Bayle dit également dans l'encyclopédie de médecine, page 131, qu'Arnaud de Villeneuve fut le premier médecin de Montpellier qui sût s'affranchir de la routine et n'être pas, dans ses ouvrages, un compilateur servile des Arabes et des Grecs du Bas-Empire.

Arnaud fit en un mot école, et diverses cures heureuses étant venues donner raison à son systême, il ne tarda pas à être réputé le plus habile médecin d'Europe.

Ces succès auraient dû retenir Arnaud à Montpellier ; mais il n'était pas dans ses habitudes de demeurer là où il n'avait plus rien à apprendre. Il abandonna la brillante situation qu'il s'était faite dans cette ville (1), pour

(1) On montrait autrefois, à Montpellier, au bout de la rue du Cannau, vis-à-vis de l'ancien couvent des Capucins, une maison que l'on prétendait avoir été habitée par Arnaud de Villeneuve. Sur cette maison se voyaient deux bas-reliefs, dont l'un représentait un lion rugissant, et l'autre un dragon se mordant la queue, emblème du grand œuvre. Ces bas-reliefs ont disparu avec la maison elle-même en 1755.—(Hist. de la Commune de Montpellier, par A. Germain.

aller en Espagne compléter ses études auprès des philosophes arabes, qui passaient pour les plus grands naturalistes de son époque.

Il apprit promptement la langue arabe, et laissa bientôt derrière lui les plus célèbres médecins d'Espagne, qui le reconnurent pour leur maître. Il professait, en effet, l'alchimie et la médecine à Barcelonne, en 1286, lorsque sa réputation, qui commençait à s'étendre au loin, le fit appeler auprès de don Pedre III, roi d'Aragon, qui était dangereusement malade.

Arnaud se rendit à Villefranche, en Catalogne, où don Pedre se trouvait, en ce moment; il mit en œuvre toutes les ressources de la science, employant des remèdes inconnus jusqu'alors. Mais ce fut en vain ; il avait été appelé trop tard; il ne put que soulager les souffrances de l'auguste moribond, qui succomba peu de temps après.

Cette catastrophe à laquelle on s'attendait du reste, ne porta pas atteinte à la réputation d'Arnaud. Ce fut, au contraire, pour lui

une occasion de faire apprécier ses profondes connaissances, qui lui permirent non-seulement de rendre moins douloureuse l'agonie du prince, mais encore de prolonger sa vie de quelques jours au-delà du terme fixé par les autres médecins.

Il ressentit néanmoins un vif chagrin de cet insuccès; les offres les plus brillantes ne purent le décider à demeurer, en ce moment, à la cour d'Espagne. Il était d'ailleurs attendu en Italie, où il avait à conférer avec divers philosophes pythagoriciens qui s'y trouvaient réunis.

C'est pendant ce voyage en Italie, qu'il se livra avec le plus d'ardeur aux expériences alchimiques (1). On dit qu'il se fit admirer à

(1) Il n'est peut-être pas inutile d'établir ici la différenee qui existe entre la chimie et l'alchimie : le mot alchimie vient de *al* particule arabe qui indique la supériorité, l'excellence, et de *chimia* chimie : comme si l'on disait la chimie par excellence. Pendant longtemps les mots chimie et alchimie ont été regardés comme synonymes; mais ensuite le dernier nom a été réservé à l'art mystérieux

Rome et qu'il y fit publiquement la transmutation d'une certaine quantité de mercure en or. Plusieurs prélats et quelques savants en rendirent témoignage ; « mais tout ce qu'on peut conclure de pareils contes (dit l'auteur de l'Histoire critique de la philosophie, qui rapporte ce fait), c'est que le plus souvent ni l'artiste, ni les spectateurs ne savaient de quoi il s'agissait. »

Ce jugement est peut-être rigoureux dans le cas actuel; mais il est très-vrai que les plus savants d'entre les alchimistes, n'atteignirent jamais le but chimérique qu'ils se proposaient. Aussi, pour n'avoir pas à avouer leurs déceptions entouraient-ils leurs expériences de pratiques mystérieuses, ayant tou-

des chimistes du VIIe au XVIe siècle, qui n'étaient occupés qu'à chercher les moyens de faire de l'or et de découvrir un remède universel — Harris l'a définie : *Ars sine arte, cujus principium est mentire, medium laborare, et finis mendicare.* — L'alchimie a été aussi nommée science ou philosophie hermétique, de Hermes ou Mercure, qu'on disait en être l'inventeur.

jours le plus grand soin de rendre leurs démonstrations inintelligibles.

Voici, en effet, comment Arnaud de Villeneuve s'exprime dans un paragraphe sur la préparation du grand œuvre (1) :

« Sache, mon fils, que dans ce chapitre je vais t'apprendre la préparation de la pierre philosophale.

» Comme le monde a été perdu par la femme, il faut aussi qu'il soit rétabli par elle. Par cette raison prends la mère, place-la avec ses huit fils dans son lit; surveille-la ; qu'elle fasse une stricte pénitence, jusqu'à ce qu'elle soit lavée de tous ses péchés. Alors elle mettra au monde un fils qui péchera. Des signes ont apparu dans le soleil et dans la lune : saisis ce fils et châtie-le, afin que l'orgueil ne le perde pas. Cela fait, replace-le en son lit, et lorsque tu

(1) Soit la pierre philosophale. Les alchimistes attribuaient à cette pierre trois propriétés essentielles : changer les métaux vils en argent ou en or, — guérir les maladies, — prolonger la vie humaine au-delà de ses bornes naturelles.

lui verras reprendre ses sens, tu le saisiras de nouveau pour le donner à crucifier aux juifs. Le soleil étant ainsi crucifié, on ne verra point la lune, le rideau du temple se déchirera et il y aura un grand tremblement de terre. Alors, il est temps d'employer un grand feu, et l'on verra s'élever un esprit sur lequel tout le monde s'est trompé. »

Cette lumineuse explication est adressée par Arnaud à un de ses élèves. Mais il paraît apprécier lui-même cet étrange exposé à sa véritable valeur, car il fait répondre à son élève : « *Maître, je ne comprends pas!* » Sur quoi le maître promet d'être plus clair une autre fois.

Plus heureux que cet élève et grâce aux lumières d'un savant chimiste de nos amis (1), nous avons pu pénétrer le sens allégorique des paroles mystérieuses d'Arnaud de Villeneuve.

(1) M. Tamburin, ancien professeur de chimie à l'école normale du Var.

Voici la traduction de cettte merveilleuse recette pour fabriquer de l'or :

Prends la mère, place-la avec ses huit fils dans son lit :

Prends *la mère*, c'est-à-dire prends le *mercure.* — Les alchimistes nommaient ainsi le mercure qu'ils considéraient comme la mère des métaux *(mater metallorum)*, à cause de son emploi dans toutes les opérations de l'alchimie philosophique. Il était pour eux la mère (*matrix*) , c'est à-dire , le minerai indispensable pour opérer le prodige de la transmutation des métaux. « Ces imposteurs, dit » Saw, (leçons de chimie, page 116, édit. » 1750,) font dissoudre directement de l'or » dans le mercure. et font croire ainsi aux » spéculateurs crédules , qu'ils n'emploient » que les métaux les plus vils pour cette su- » blime opération. »

Voilà pourquoi, sans doute, celui qui *révélait le secret était maudit ;* car, en faisant connaître le mot de l'énigme , il dévoilait le mystificateur.

Donc, *Prends la mère*, prends le mercure;

Place-la dans son lit, c'est-à-dire dans son creuset (1), — *avec ses huit fils* :

Vénus (le cuivre) ; *Saturne* (le plomb) ; *Le Bélier* (l'antimoine) ; *Mars* (le fer) ; *Le Diable des métaux* (l'étain) ; *Le volatil pur* (sel ammoniac) ; *Le manganese*] (magnesi) et *le sel marin* (sel de cuisine).

Surveille-la ; qu'elle fasse stricte pénitence, jusqu'à ce qu'elle soit lavée de tous ses péchés :

Ne perds pas de vue ton creuset, jusqu'à ce que la fusion soit complète.

Alors elle mettra au monde un fils qui péchera :

La masse prendra, vers les parties supérieures, une couleur jaune prononcée, mélange d'oxyde plombique (massicot) et de jaune de plomb (chlorure d'oxyde plombique.)

Voilà ce *fils qui péchera* : — (or supposé, à purifier.)

(1) Le creuset était désigné sous plusieurs dénominations, par les anciens alchimistes. — Ils l'appelait tantôt lit, tantôt œuf philosophique.

Des signes ont apparu dans le soleil et dans la lune :

L'or était désigné par les alchimistes sous la dénomination de soleil et l'argent sous celui de la lune ; en effet, il s'est montré dans l'opération la couleur de l'or, et l'antimoine en fusion a le reflet et la fulguration de l'argent.

Saisis le fils et châtie-le, afin que l'orgueil ne le perde pas :

Retire le fils (l'or) du creuset, il ne s'agit pas de s'enorgueillir de ces apparences de l'or, car il pourrait disparaître par une fausse manière d'opérer; retire cette gangue, il faut la battre, la boccarder.

Cela fait replace-le dans son lit :

Dans son creuset.

Et lorsque tu lui verras reprendre ses sens .

Qu'il sera de nouveau en fusion.

Tu le saisiras de nouveau pour le donner à crucifier aux juifs :

Tu le traiteras par le nître et le charbon (flux noir.)

Le soleil étant ainsi crucifié, (réduit) *on ne verra plus la lune, le rideau du temple se dé-*

chirera et il y aura grand tremblement de terre :

Il y aura une vive déflagration , un grand sursaut se fera sentir dans le creuset et le *Rideau du temple*, la croute métallique (le *caput mortuum*) qui reconvrira la masse du creuset sera déchiré, renversé , projeté au dehors.

Alors il est temps d'employer grand feu et l'on verra s'élever un esprit — sur lequel tout le monde s'est trompé.

C'est-à-dire que l'étain et le plomb s'enflammeront comme de la tourbe (1), et l'antimoine se volatisera avec une lumière blanche et scintillante.

C'est cet esprit qui retenait le *soleil* (l'or), dont ce dernier se trouve dégagé et forme dès lors, au fond du creuset, un culot métallique d'or pur.

Tout le monde s'est trompé — dit l'alchimiste Arnaud , — ce qui signifie sans doute : Tout le monde est trompé.

(1) Girardin, *Traité de Chimie*, page 52.

Le passage suivant *de la Tourbe des Philosophes* n'a rien à envier à celui que nous venons de citer.

« Je vous commande, fils de doctrine, congêlez l'argent vif :

» De plusieurs choses faites, 2. 3 et 3, 1, 1 avec 3 c'est 4, 3, 2 et 1. De 4 à 3 il y a 1; de 3 à 4 il y a 1, donc 1 et 1, 3 et 4 ; de 3 à 1, il y a 2, de 2 à 3, il y a 1, de 3 à 2, 1, 1, 1, 2 et 3. Et 1, 2, de 2 et 1, 1 de 1 à 2, 1 donc 1. Je vous ai tout dit (1). »

Voilà la manière de congêler l'argent vif. Rien n'est plus simple.

Une partie des anciens traités alchimiques sont écrits de ce style.

Pour adopter ce langage obscur et inaccessible les alchimistes avaient un excellent motif : Ils n'avaient rien à dire sur l'art de faire de l'or; tous leurs efforts pour y parvenir étant demeurés inutiles. — Il est à croire d'ail-

(1) Ces curieux documents sont extraits de l'excellent ouvrage de M. Louis Figuier, intitulé : l'*Alchimie et les alchimistes* — Paris, 1856.

leurs que celui qui aurait possédé ce secret merveilleux, eut jugé bon de le garder pour lui, et d'après cela se fut dispensé d'écrire une ligne.—Mais c'était là le seul motif que les alchimistes n'invoquaient pas pour justifier les mystères de leur langage. Ils en avaient mille autres à alléguer. — C'était, par exemple, la crainte de produire dans la société une perturbation trop vive ; il ne fallait pas, comme le dit Salmon « profaner et rendre publique » une chose si précieuse, qui, si elle était » connue, causerait un désordre et un boule- » versement prodigieux dans la société hu- » maine. »—Il y avait aussi un motif religieux qu'il est bon de signaler, car il caractérise bien l'esprit des idées alchimiques. Tous les adeptes reconnaissaient que la préparation de la pierre philosophale est une œuvre qui dépasse la portée de l'intelligence humaine. Dieu seul peut la révéler aux hommes, et il ne s'en ouvre qu'à ses élus. Un philosophe qui a reçu cette communication d'en haut ne doit l'accorder à son tour qu'aux êtres vertueux, aux esprits que la grâce a touchés ; il lui est com-

mandé de la refuser aux méchants et au vulgaire.

La comparaison, ou plutôt l'identification de l'œuvre hermétique avec les mystères de la religion chrétienne, se rencontre à chaque pas dans les écrits mystiques des alchimistes. Nous n'en citerons qu'un exemple, extrait d'*une allégorie de la Sainte-Trinité et de la pierre philosophale*, dans laquelle Arnaud de Villeneuve s'exprime ainsi :

« Cher amateur chrétien de l'art béni, oh ! que la Sainte-Trinité a créé la pierre philosophale d'une manière brillante et merveilleuse ! Car le père Dieu est un esprit, et il apparaît cependant sous la forme d'un homme, comme il est dit dans la Genèse ; de même nous devons regarder le mercure des philophes comme un corps esprit. De Dieu le père est né Jésus-Christ son fils, qui est à la fois homme et Dieu et sans péché. Il n'a pas eu besoin de mourir, mais il est mort volontairement, et il est ressuscité pour faire vivre éternellement avec lui ses frères et sœurs sans péché.—Ainsi l'or est sans tache, fixe, glorieux

et pouvant subir toutes les épreuves, mais il meurt à cause de ses frères et sœurs imparfaits et malades; mais bientôt, ressuscitant glorieux, il les délivre et les teint pour la vie éternelle ; il les rend parfaits en l'état d'or pur. »

Cette tendance si marquée à rattacher aux mystères de la religion les pratiques de l'archimie, était la conséquence de la préoccupation continuelle, qui distinguait les adeptes, d'implorer le secours divin pour le succès de leur œuvre, de placer leurs travaux sous la protection des autorités sacrées, et de considérer le succès définitif, objet de tant de vœux et de tant d'espérances, comme le produit d'une révélation divine.

« Il ne nous reste plus, dit l'arabe Géber, qu'à louer et à bénir en cet endroit le très-haut et très-glorieux Dieu, créateur de toutes les natures, de ce qu'il a daigné nous révéler les médecines que nous avons vues et connues par expérience; car c'est par sa Sainte inspiration que nous nous sommes appliqué à les rechercher, avec bien de la peine... »

Mais ces hommages adressés à l'autorité divine sont beaucoup plus fréquents chez les auteurs chrétiens que chez les Arabes. On ne peut ouvrir un écrit de Basile Valentin, de Raymond Lulle, d'Albert-le-Grand, d'Arnaud de Villeneuve et de tous les autres alchimistes du moyen âge, sans rencontrer une de ces pieuses invocations. Dans son *Miroir d'Alchimie*, Arnaud de Villeneuve remercie Dieu du secours qu'il lui a prêté dans ses recherches, il reconnaît qu'il lui doit tout, et qu'à lui seul doivent revenir la louange et la gloire.

« Sachez donc, mon cher fils, nous dit-il, que cette science n'est autre chose que la parfaite inspiration de Dieu. »

Il nous dit encore dans sa *Nouvelle Lumière*:

« Père et révérend Seigneur, quoique je sois ignorant des sciences libérales, parce que je ne suis pas assidu à l'étude, ni de profession de cléricature, Dieu a pourtant voulu, comme il inspire à qui il lui plaît, me révéler l'excellent secret des philosophes, quoique je ne le méritasse pas. »

Ainsi, en adoptant leur style énigmatique,

les adeptes ne faisaient qu'obéir à la volonté divine.

« Cache ce livre dans ton sein, dit Arnaud de Villeneuve, et ne le mets point entre les mains des impies, car il renferme le secret des secrets de tous les philosophes. Il ne faut pas jeter cette perle aux pourceaux, car c'est un don de Dieu. »

Dans d'autres circonstances, l'alchimiste allait jusqu'à menacer les indiscrets de la colère de Dieu :

« Celui qui révèle ce secret est maudit et meurt d'apoplexie. »

Tous les adeptes de la science hermétique employaient les mêmes formules :

« Je te jure sur mon âme, s'écrie Raymond Lulle, disciple d'Arnaud, que, si tu dévoiles ceci, tu seras damné. Tout vient de Dieu et doit y retourner ; tu conserveras donc pour lui seul un secret qui n'appartient qu'à lui. Si tu faisais connaître par quelques paroles légères ce qui a exigé de si longues années de soins, tu serais damné sans rémission au ju-

gement dernier, pour cette offense à la majesté divine (1). »

La crainte des peines temporelles ou spirituelles n'est point la seule qui paraisse avoir dicté la réserve extrême des écrivains hermétiques. En effet les auteurs grecs et arabes sont tout aussi discrets que les Occidentaux. Cette réserve est même quelquefois poussée à un point extrême. Rhasès (2) commence ainsi *la description d'un procédé très simple pour faire de l'eau-de-vie* :

» Prends de quelque chose d'inconnu la quantité que tu voudras : *Recipe aliquid ignotum, quantum volueris.* »

Pseudo-Démocrite donne le procédé suivant pour solidifier le mercure :

» Prends du mercure et solidifie-le avec de

(1) *L'Alchimie et les Alchimistes*, par Louis Figuier.

(2) Rhasès ou Rasis — fameux médecin arabe du Xe siècle — connu aussi sous le nom d'Albubecar. C'était *le Galien* des Arabes — il avait en outre une grande connaissance de l'astronomie et de l'alchimie.

la magnésie, ou avec du soufre, ou avec de l'écume d'argent, ou avec de la chaux, ou avec de l'alun, *ou avec ce que tu voudras.* »

Il n'est pas rare de trouver dans les ouvrages des alchimistes la recette ci-après :

« Prends..... »

On ne saurait être plus discret.

Ils étaient quelquefois moins obscurs ; mais, dans ce cas, les adeptes qui essayaient d'employer leurs recettes étaient loin d'obtenir les résultats promis. Ainsi, Arnaud de Villeneuve, dans son *Rosaire philosophique*, donne la recette suivante pour la préparation de la pierre philosophale :

« Prends trois parties de limaille d'argent pur : triture-les avec une partie de mercure jusqu'à ce qu'il en résulte une matière pateuse, fais digérer avec un mélange de vinaigre et de sel, et sublime le tout. »

Or cette préparation ne pouvait donner que du sublimé, c'est-à-dire du bichlorure de mercure.

Il paraît, cependant, que notre alchimiste possédait d'autres recettes plus efficaces; car

les anciens écrivains, qui ont enregistré avec soin tous les faits que l'on considère comme de véritables transmutations, sont d'accord pour attribuer des projections couronnées de succès à Arnaud de Villeneuve.

Ces auteurs ne donnent cependant aucun détail sur les transmutations qu'il opéra; mais on peut s'en former une idée exacte, par ce que l'on sait des projections exécutées par les alchimistes d'une époque plus rapprochée. Voici, entr'autres un fait de transmutation métallique attribué à Séthon, et dont on trouve la description dans un ouvrage publié en 1610 par le docteur Dienheim, sous le titre : *De minerali medicina argentorati.*

« En 1602, écrit ce docteur, lorsqu'au milieu de l'été je revenais de Rome en Allemagne, je me trouvai à côté d'un homme singulièrement spirituel, petit de taille, mais assez gros, d'un visage coloré, d'un tempérament sanguin, portant une barbe brune, taillée à la mode française. Il était vêtu d'un habit de satin noir et avait pour toute suite un seul domestique, que l'on pouvait distinguer

entre tous, par ses cheveux rouges et sa barbe de même couleur. Cet homme s'appelait Alexander Sethonius. Il était natif de Molia, dans une île de l'Océan. A Zurich, où le prêtre Tghlin lui donna une lettre pour le docteur Zwinger, nous louâmes un bateau et nous nous rendîmes par eau à Bâle. Quand nous fûmes arrivés dans cette ville, mon compagnon me dit : « Vous vous rappelez que, dans tout le » voyage et sur le bateau, vous avez attaqué » l'alchimie et les alchimistes. Vous vous sou- » venez aussi que je vous ai promis de vous » répondre, non par des démonstrations, mais » bien par une action philosophique. J'at- » tends encore quelqu'un que je veux con- » vaincre en même temps que vous, afin que » les adversaires de l'alchimie cessent leurs » doutes sur cet art. »

» On fut alors chercher le personnage en question, que je connaissais seulement de vue et qui ne demeurait pas loin de notre hôtel. J'appris plus tard que c'était le docteur Jacob Zwinger, dont la famille compte tant de naturalistes célèbres. Nous nous ren-

dîmes tous les trois chez un ouvrier des mines d'or, avec plusieurs plaques de plomb que Zwinger avait emportées de la maison, un creuset que nous prîmes chez un orfèvre, et du soufre ordinaire que nous achetâmes en chemin. Sethon ne toucha à rien. Il fit faire du feu, ordonna de mettre du plomb et le soufre dans le creuset, de placer le couvercle et d'agiter la masse avec des baguettes. Pendant ce temps il causait avec nous. Au bout d'un quart d'heure, il nous dit : — « Jetez ce petit papier dans le plomb fondu, » mais bien au milieu, et tâchez que rien ne » tombe dans le feu !... » Dans ce papier était une poudre assez lourde, d'une couleur qui paraissait jaune-citron; du reste, il fallait avoir de bons yeux pour la distinguer. Quoique aussi incrédules que saint Thomas lui-même, nous fîmes tout ce qui nous était commandé. Après que la masse eût été chauffée environ un quart d'heure encore, et continuellement agitée avec des baguettes de fer, l'orfèvre reçut l'ordre d'éteindre le creuset en répandant de l'eau dessus; mais il n'y

avait plus le moindre vestige de plomb; nous trouvâmes de l'or le plus pur, et qui, d'après l'avis de l'orfèvre, surpassait même en qualité le bel or de la Hongrie et de l'Arabie. Il pesait tout autant que le plomb, dont il avait pris la place. Nous restâmes stupéfaits d'étonnement; c'était à peine si nous osions en croire nos yeux. Mais Sethonius, se moquant de nous : — « Maintenant, dit-il, où » en êtes-vous avec vos pédanteries? Vous » voyez la vérité du fait, et elle est plus puis- » sante que tout, même que vos sophismes. » Alors il fit couper un morceau d'or et le donna en souvenir à Zwinger. J'en gardai aussi un morceau qui pesait à peu près quatre ducats, et que je conservai en mémoire de cette journée.

» Quant à vous, incrédules, vous vous moquez peut-être de ce que j'écris. Mais je vis encore, et je suis un témoin toujours prêt à dire ce que j'ai vu. Mais Zwinger vit également, il ne se taira pas et rendra témoignage de ce que j'affirme. Sethonius et son domestique vivent encore, ce dernier en Angle-

terre, et le premier en Allemagne, comme on le sait. Je pourrais même dire l'endroit précis où il demeure, s'il n'y avait pas trop d'indiscrétion dans les recherches auxquelles il faudrait se livrer pour savoir ce qui est arrivé à ce grand homme, à ce saint à ce demi-dieu. »

Ce Jacob Zwinger, dont le docteur Bienheim invoque le témoignage, était médecin-professeur à Bâle. En dehors de ces titres, il jouissait d'une grande réputation de science, et il laissa un nom très-respecté dans l'histoire de la médecine allemande. Cet irréprochable témoin mourut de la peste en 1610. Mais dès l'année 1606, il avait confirmé jusqu'en ses moindres détails le récit de Wolgang Bienheim, dans une lettre latine qu'Emmanuel Komg, professeur à Bâle, fit imprimer dans ses Ephémérides (1). La même lettre nous apprend qu'avant de quitter Bâle, Sethon fi un second essai dans la maison de l'orfèvre André Bletz, où il chan-

(1) Epistola ad doctorem Schobinger.

gea en or plusieurs onces de plomb. Quant au morceau d'or qu'il avait donné à Zwinger, on lit dans la *Bibliothèque chimique* de Manget, que la famille de ce médecin le conserva et le fit voir longtemps aux étrangers et aux curieux.

Voici un autre fait de transmutation métallique non-moins surprenant, que le célèbre médecin Van-Helmont rapporte dans un de ces ouvrages (1).

En 1618, dans son laboratoire de Vilvorde près de Bruxelles, Van-Helmont reçut, d'une main inconnue, un quart de grain de pierre philosophale. Elle venait d'un adepte qui, parvenu à la découverte du secret, désirait convaincre de sa réalité le savant illustre dont les travaux honoraient son époque. Van-Helmont exécuta lui-même l'expérience, seul dans son laboratoire. — Avec le grain de poudre qu'il avait reçu de l'inconnu, il transforma en or huit onces de mercure.

(1) Ortus medicina etc. — Amsterdam, 1648 — in-4°.

On ne peut mettre en doute aujourd'hui que, grâce à une adroite supercherie, grâce à une intelligence secrète avec les gens de la maison, l'adepte inconnu n'eut réussi à faire méler par avance de l'or dans le mercure ou dans le creuset dont Van-Helmont fit usage. Mais il faut convenir que cet événement, tel qu'il dut être raconté par l'auteur de l'expérience, était un argument presque sans réplique à invoquer en faveur de l'existence de la pierre philosophale. Van-Helmont, le chimiste le plus habile de son temps, était difficile à tromper; il était lui-même incapable d'imposture, et il n'avait aucun intérêt à mentir, puisqu'il ne tira jamais parti de cette observation.

Un événement presque semblable arriva, en 1666, à Helvétius, médecin du prince d'Orange.

Jean-Frédéric Schweitzer, connu sous le nom d'*Helvétius*, était un des adversaires les plus décidés de l'Alchimie; il s'était même rendu célèbre par un écrit contre la poudre sympathique du chevalier Digby. Le 27 décembre 1666,

il reçut à la Haye la visite d'un étranger, vêtu, dit-il, comme un bourgeois du nord de la Hollande, et qui refusait obstinément de faire connaître son nom. Cet étranger annonça à Helvétius que, sur le bruit de sa dispute avec le chevalier Digby, il était accouru pour lui porter les preuves matérielles de l'existence de la pierre philosophale. Dans une longue conversation, l'adepte défendit les principes hermétiques, et, pour lever les doutes de son adversaire, il lui montra, dans une petite boîte d'ivoire, la pierre philosophale : c'était une poudre d'une *métalline couleur du soufre*. En vain Helvétius conjura-t-il l'inconnu de lui démontrer par le feu les vertus de sa poudre, l'alchimiste résista à toutes les instances, et se retira en promettant de revenir dans trois semaines.

Tout en causant avec cet homme et en examinant la pierre philosophale, Helvétius avait eu l'adresse d'en détacher quelques parcelles et de les tenir cachées sous son ongle. A peine fut-il seul qu'il s'empressa d'en essayer les vertus. Il mit du plomb en

fusion dans un creuset et fit la projection. Mais tout se dissipa en fumée; il ne resta dans le creuset qu'un peu de plomb et de terre vitrifiée.

Jugeant dès lors cet homme comme un imposteur, Helvétius avait à peu près oublié l'aventure, lorsque trois semaines après, et au jour marqué, l'étranger reparut. Il refusa encore de faire lui-même l'opération; mais, cédant aux prières du médecin, il lui fit cadeau d'un peu de sa pierre, à peu près la grosseur d'un grain de millet. Et, comme Helvétius exprimait la crainte qu'une si petite quantité de substance ne put avoir la moindre propriété, l'alchimiste, trouvant encore le cadeau trop magnifique, en enleva la moitié, disant que le reste était suffisant pour transmuer une once et demie de plomb. En même temps, il eut soin de faire connaître, avec détails, les précautions nécessaires à la réussite de l'œuvre, et recommanda surtout, au moment de la projection, d'envelopper la pierre philosophale d'un peu de cire, afin de la garantir des fumées de plomb. Helvétius

crut en ce moment comprendre pourquoi la transmutation qu'il avait essayée avait échoué entre ses mains : il n'avait pas enveloppé la pierre dans la cire, et avait négligé par conséquent une précaution essentielle. L'étranger promettait d'ailleurs de revenir le lendemain pour assister à l'expérience.

Le lendemain, Helvétius attendit inutilement ; la journée s'écoula tout entière sans que l'on vit paraître personne. Le soir venu, la femme du médecin, ne pouvant plus contenir son impatience, décida son mari à tenter seul l'opération. L'essai fut exécuté par Helvétius, en présence de sa femme et de son fils. — Il fondit une once et demie de plomb, projeta sur le métal en fusion la pierre enveloppée de cire, couvrit le creuset de son couvercle et le laissa exposé un quart d'heure à l'action du feu. Au bout de ce temps, le métal avait acquis la belle couleur de l'or en fusion ; coulé et refroidi, il devint d'un jaune magnifique. Tous les orfèvres de La Haye estimèrent très haut le degré de cet or. Porelius, essayeur général des monnaies de la Hollan-

de, le traita sept fois par l'antimoine, sans qu'il diminuât de poids.

Le philosophe italien Bérigard de Pise fut converti à l'alchimie par un événement analogue aux précédents.

« Je rapporterai, dit-il, ce qui m'est arrivé autre fois lorsque je doutais fortement qu'il fut possible de convertir le mercure en or. Un homme habile, voulant lever mon doute à cet égard, me donna un gros d'une poudre dont la couleur était assez semblable à celle du pavot sauvage, et dont l'odeur rappelait celle du sel marin calciné. Pour détruire tout soupçon de fraude, j'achetai moi-même le creuset, le charbon et le mercure chez divers marchands, afin de n'avoir point à craindre qu'il n'y eut de l'or dans aucune de ces matières, ce que font si souvent les charlatans alchimistes. Sur dix gros de mercure j'ajoutai un peu de poudre, j'exposai le tout à un feu assez fort, et en peu de temps la masse se trouva toute convertie en près de dix gros d'or, qui fut reconnu comme très pur par les essais de divers orfèvres. Si ce fait ne me fut point

arrivé sans témoins, hors de la présence d'arbitres étrangers, j'aurais pu soupçonner quelque fraude; mais je puis assurer avec confiance que la chose s'est passée comme je le raconte (1). »

M. Louis Figuier, auteur d'un traité fort intéressant sur la philosophie hermétique (2), d'où nous avons extrait les détails qui précèdent, les fait suivre des observations ci-après :

« Tous ces témoignages, fournis par de grands personnages, recueillis par des contemporains dont on ne peut suspecter ni la véracité ni les lumières, seraient certainement considérés comme des preuves suffisantes pour établir la vérité d'un fait de l'ordre commun et ordinaire. Si l'on ne peut s'en contenter pour prouver la certitude d'une

(1) Hoc nisi in loco solo et remoto ab arbitris comprobassem, suspicare aliquid subesse fraudis : nam fidenter testari possum rem ita esse. (Circulus Pisanus, 25.)

(2) *L'Alchimie et les Alchimistes.* — Paris. 1856. Hachette.

action qui à un caractère merveilleux, ils sont pourtant de nature à susciter quelques embarras à la critique. La sévère raison nous dit qu'un artifice habile, un tour d'adresse ingénieusement dissimulé, peuvent expliquer ces diverses transmutations ; cependant la raison se trouve ici en présence d'une question de fait, qui n'est pas précisément de son ressort, et qu'il faut résoudre, non par des théories, mais par des témoignages, sous peine de ruiner le fondement de toute certitude historique. Les alchimistes du XVIIe siècle semblent avoir adopté pour programme de se réserver le secret de la préparation de la pierre philosophale, tout en le révélant au dehors par ses effets. La preuve véritablement démonstrative, la preuve la plus difficile, était ainsi éludée; mais la démonstration empirique était fournie avec un bonheur et une abondance d'actions qui ne laissaient aucune ressource aux contradictions. La science actuelle permet de rectifier le sens de ces faits singuliers. Elle nous dit que ces preuves de la transmutation métallique étaient

insuffisantes, parce qu'elles ne s'adressaient qu'aux yeux. »

Tous ces faits s'expliquent aisément, aujourd'hui, en admettant que le mercure ou les autres ingredients dont on faisait usage, ou le creuset qu'on employait, recélait une certaine quantité d'or dissimulée avec une habileté merveilleuse. Mais on comprend la profonde sensation que durent produire, sur les esprits moins éclairés du 13e siècle, les mystérieuses opérations d'Arnaud de Villeneuve ; et qu'il ait été, par suite, accusé de magie.

Les prétendues transmutations qu'il exécuta excitèrent, en Italie particulièrement, où la science hermétique était peu répandue, une curiosité et une émotion extraordinaires. Plusieurs souverains essayèrent de le retenir auprès d'eux, autant par estime pour ses précieuses connaissances en médecine, que pour apprendre de lui les secrets de l'alchimie.

Il avait, nous le savons, de puissants motifs pour ne vouloir pas enseigner la manière de fabriquer la pierre philosophale. — Il refusa

donc l'honneur qui lui était offert, préférant d'ailleurs retourner en Espagne, afin de s'y livrer plus librement, avec les savants alchimistes arabes, à l'étude de la science hermétique.

Il était depuis peu de temps en Espagne, lorsque Jacques II, Roi d'Aragon, qui l'avait en grande estime, le chargea d'une négociation importante auprès de Robert, Roi de Naples et comte de Provence.

Voici quel était l'objet de cette mission :

Frédéric, Roi de Sicile, frère de Jacques d'Aragon, s'était engagé par un traité passé en 1302, avec Charles II, prédécesseur du comte Robert, à lui céder le royaume de Sicile, dès que lui-même aurait reçu celui de Sardaigne.

On était en 1309, et aucune des clauses de ce traité n'avait encore été exécutée. — Frédéric ayant formé le projet d'aller faire la guerre en Palestine, voulut, avant de partir, régler toutes choses; il demanda, en conséquence, à son frère qui avait négocié le premier traité, d'intervenir de nouveau pour pro-

poser au Roi de Naples la cession immédiate de la Sicile, sous la condition, par ce dernier, de payer une somme de cent mille onces d'or, et d'abandonner, en outre, à Frédéric, son titre de Roi de Jérusalem.

Telle était la proposition qu'Arnaud de Villeneuve devait soumettre au Roi de Naples, au nom du Roi d'Aragon, agissant lui-même pour son frère Frédéric. — Jacques II avait confié cette mission à Arnaud à cause des bonnes relations que ce médecin avait toujours conservées avec le comte de Provence, dont il était le sujet.

« Il le députa donc, dit Joseph de Haitze, à ce roi avec la qualité d'ambassadeur. Emploi qui n'était point alors ordinairement si pompeux qu'il est aujourd'hui, et que les princes confiaient très souvent à de simples particuliers. La fastueuse politique des grands, quoique très convenable à la dignité des souverains, n'avait pas encore établi la nécessité d'avoir continuellement les uns auprès des autres, de magnifiques agents pour porter leurs intérêts. Dans le besoin, ces ambassa-

deurs n'étaient, le plus souvent, à proprement parler, que de simples agences, qu'on mettait en usage, pour lesquelles on cherchait des génies propres à les faire réussir, sans se soucier que ces gestions répondissent à la dignité des personnes pour qui elles étaient faites ; ainsi qu'on le pratique aujourd'hui. »

Le Roi de Naples accueillit très bien Arnaud de Villeneuve, mais il repoussa les propositions du Roi de Sicile, sous le prétexte que devant lui même aller en Palestine, il ne pouvait abandonner son titre de Roi de Jérusalem.

Cette mission une fois remplie, Arnaud voulut rentrer en Espagne, mais le comte Robert le sollicita d'une manière si pressante de rester à sa cour qu'il n'osa pas s'y refuser. Il devint par la suite l'ami et le conseiller intime de ce prince.

« Qu'il faisait beau voir,—s'écrie à ce sujet l'historien d'Arnaud, — Robert, le plus sage prince de son temps, se faire le compagnon d'étude d'un de ses sujets ! et de donner à cette communion de recherche des sciences,

tout le loisir que le gouvernement de ses Etats pouvait lui permettre. Certes on pouvait dire, alors, que comme Robert ne vaquait à ces savantes occupations que pour la seule vue de se rendre plus vertueux, de même Arnaud ne tâchait de seconder une si noble, une si louable passion, que pour l'unique but d'enrichir son esprit par de nouvelles connaissances dans la culture des sciences. En effet, ce travail ne le rendit ni plus riche, ni plus avancé en honneurs, non pas par le défaut du prince, avec qui il était en société d'étude, qui aurait été très-disposé à le combler de ses bienfaits, et de lui faire ressentir toute sa royale bienveillance, mais à cause de sa propre indifférence pour les biens de la fortune. »

Dans son essai sur l'histoire de la littérature d'Aix, M. Rouard donne quelques détails intéressants sur cette protection éclairée que le roi Robert accordait aux savants de son époque, et sur son goût pour les lettres; nous en extrayons le passage suivant où il est question de notre alchimiste :

» Robert se fit couronner roi de Naples dans Avignon qui lui appartenait, et où le pape Clément V venait de transférer le Saint-Siége. Mais la Provence ne jouit pas longtemps de la présence de ce prince habile et prudent, qui protégea les lettres avec tant d'éclat, et les cultiva lui-même avec passion. Aussi, disait-il, selon Pétrarque dont il fut l'admirateur et l'ami, ainsi que de Bocace et d'Arnaud de Villeneuve, que les lettres lui étaient beaucoup plus *douces* et plus chères que le trône : *Ego juro dulciores et multo cariores mihi litteras esse quàm regnum* (1). Il avait laissé à Aix un souvenir bien conforme à ses goûts. Dans le jardin de son palais, qui était au même endroit où depuis fut bâti l'ancien collége, il avait fait élever un monument sur lequel on lisait cette inscription digne d'un sage : *Deo et Musis*, à Dieu et aux Muses.

» C'est là qu'il réunissait les doctes de son

(1) *Petrac. opera, Rer. mem. lib.* 11, Basil. 1554. Page 467.

temps, dont la conversation lui était si chère, et pour qui ces jardins était une nouvelle *académie*.

» Ce prince protégea contre les moines Arnaud de Villeneuve, qui fit à Aix une partie de ses études de philosophie, et qui eut tant de renommée comme médecin, comme théologien, et surtout comme alchimiste. — Le même Arnaud de Villeneuve paraît être l'auteur du *Livre des Termes*, (Traité de l'arpentage et de la plantation des Termes), composé par ordre du roi Robert, et dont un manuscrit curieux, en vieux provençal, existe aux archives de la ville (1). »

Arnaud aurait pu vivre heureux à la cour de Naples. Mais rien ne pouvait fixer cette nature ardente, cet esprit insatiable de science. Les charges qu'il occupait absorbant une partie de son temps, il ne lui était plus loisible de se livrer aussi exclusivement aux

(1) Notice sur la Bibliothèque d'Aix, précédé d'un essai sur l'histoire littéraire de cette ville, par Rouard. Biblioth., page 38. — Aix, 1831.

expériences alchimiques. C'était là un sacrifice au-dessus de ses forces; il voulait, en outre, publier divers ouvrages, et Paris lui paraissait le lieu le plus convenable pour cette publication.

Renonçant aux avantages qu'il avait trouvés auprès du roi Robert, et qu'il eut lieu de regretter dans la suite, il quitta l'Italie pour se rendre à Paris.

En revenant en France il s'arrêta quelques jours à Avignon, où résidait alors le pape, qui voulut se l'attacher en qualité de premier médecin, mais ni ce titre, ni les émoluments considérables qu'il lui offrit ne le séduisirent : il poursuivit sa route vers Paris.

Ce fait raconté par Achard, dans son dictionnaire des hommes illustres de la Provence et par divers autres auteurs, semble indiquer que jusqu'alors, il ne s'était pas exposé aux censures de l'Eglise. Cependant l'auteur de l'article *Arnaud de Villeneuve*, dans la nouvelle biographie Firmin Didot, dit que ce savant chimiste, qui avait été appelé à la cour d'Aragon, pour donner ses soins au Roi Don Pedre

III, dût abandonner bientôt ses fonctions, pour échapper aux effets de l'excommunication, prononcée contre lui par l'archevêque de Tarragone.

Mais s'il avait encouru l'excommunication dès cette époque, les souverains d'Italie et d'Espagne n'auraient évidemment pas désiré l'avoir auprès d'eux, et Clément V lui-même, ne lui aurait pas offert le titre de premier médecin de la cour papale.

Tout fait supposer, au contraire, que ce n'est qu'à son retour à Paris, après la publication de ses œuvres, que commencèrent les persécutions qui, d'ailleurs, n'allèrent jamais jusqu'à l'excommunication.

En 1308, c'est-à-dire cinq ans avant sa mort, il était encore consulté par le Pape Clément V dans une question intéressant la Faculté de médecine de Montpellier. — On lit, en effet, dans un recueil intitulé : *Privilèges de l'Université de médecine de Montpellier*, déposé dans les archives de la Préfecture de l'Hérault, une bulle en date du 8 septembre 1308, par laquelle Clément V ordonne, « sur

qui dicu olim rexerant in studio praelibato
cad a montpellier.

« *l'avis d'Arnaud de Villeneuve*, de Jean
» d'Alais et de Guillaume Mazères, anciens
» régents de médecine de Montpellier, que
» personne ne puisse être promu désormais à
» la licence, qu'après en avoir été proclamé
» digne par les deux tiers de la Faculté au
» moins. »

Pendant le second séjour qu'il fit à Paris, Arnaud enseigna la médecine, la chimie et les sciences hermétiques.

« Ses leçons, dit son historien de Haitze, furent si fort goûtées, et lui firent une si grande réputation, qu'elles attirèrent en France, tout ce qu'il y avait de curieux dans les pays étrangers. Cela fit que, comme avant lui on allait hors de ce royaume pour rechercher ceux qui montraient les sciences non communes; depuis, les étrangers furent invités de venir en France, pour y apprendre ces mêmes dogmes de doctrine. C'était, en effet, une chose curieuse de voir en la personne d'Arnaud, un maître dans toutes les langues savantes, Latine, Grecque, Hébraïque et Arabesque; et ce qui était encore plus rare,

d'entendre un docteur qui ne cessait lui-même d'apprendre, bien qu'il apprit les autres. »

Arnaud ne borna pas ses études à la médecine et aux sciences hermétiques — il s'occupa aussi de théologie, de nécromantie et d'astrologie judiciaire. — Ce fut alors que son esprit ébloui se laissa entraîner dans une voie dangereuse. Tantôt il voulait réformer certaines pratiques religieuses, tantôt il croyait pouvoir lire dans l'avenir. C'est ainsi qu'il prédit la fin du monde pour l'année 1335,—se fondant sur la conjonction de trois planètes supérieures, qui devait se faire dans ce temps-là, dans le signe *du verseau*. Il se ravisa ensuite et renvoya le terrible évènement à l'an 1464, époque, où la conjonction de *Saturne* et de *Jupiter* devait avoir lieu dans le signe *des poissons*.

On peut s'imaginer la sensation profonde que dut produire cette prédiction, faite par le savant le plus illustre de son temps, en se rappelant l'émotion, causée tout récemment, par l'annonce d'une semblable catastrophe.

Cette prophétie du célèbre alchimiste jointe aux expériences de chrysopégie auxquelles il se livrait avec un certain succès, le firent accuser de magie. Cela ne doit pas étonner, mais ce qui est plus difficile à comprendre c'est que des auteurs qui écrivirent deux siècles après sa mort, répétèrent les mêmes absurdités. — Bzovius, dominicain, professeur de théologie à Bologne, dépeignait Arnaud de Villeneuve, dans ses annales publiées à la suite de celles de Baronius (1535), comme « un homme exé-
» crable par le commerce qu'il avait eu avec
» les démons qui lui permettaient d'opérer
» la transmutation des métaux. » — Mariana, jésuite espagnol, qui vivait dans le XVIe siècle, alla jusqu'à lui reprocher, dans son histoire d'Espagne (1), d'avoir *essayé la génération humaine dans une courge ou citrouille.*

(1) « *Ay quiem diga, por lo menos el tostado lo*
» *testifica, que intento con simiente de hombre y*
» *etro simples, que mezclo en ciecto vaso, de for-*
» *mar un cuerpo humano, y que aunque no salio*
» *con ello, lo elevo muy adelante.* » *Historia gé-*

Rien n'est moins prouvé que ce ridicule essai qui, du reste, fut attribué à tous les grands génies de ces temps de ténèbres. Il y a loin de la métamorphose d'un morceau de cuivre, en un morceau d'or, à la fabrication d'un homme, et jamais l'alchimie ne porta jusqu'à ce résultat ses prétentions insensées.

Ainsi que nous venons de le dire, Arnaud tomba dans des erreurs plus grandes ; se croyant appelé à réformer la religion catholique et surtout certaines pratiques religieuses des moines dont il contestait l'utilité, il écrivit diverses propositions entachées d'hérésie, qui soulevèrent contre lui les censures de l'Eglise et celles de l'Université.

Voici en résumé le système qu'il développait dans ces propositions qu'il serait trop long d'énumérer ici :

néral de España, lib XIV, *cap*, 9: *Madrid*, 1623, 1; 694. Mariana écrivit, en outre, le fameux traité de *Rege et des regis institutione*, dont Ravaillac s'était, dit-on inspiré pour commettre son crime.

« Les œuvres de charité et les services que
» rend à l'humanité un bon et sage méde-
» cin, sont préférables à tout ce que les prê-
» tres appellent œuvres pies, prieres, et
» même au saint-sacrifice de la messe. »

Poursuivi comme hérétique par l'Université et par l'Inquisition, il se détermina à passer en Sicile auprès du roi Frédéric qu'il savait lui être favorable. Il eut beaucoup de peine à mettre son projet à exécution; car les ordres les plus sévères avaient été donnés dans toute la France, pour l'arrêter et le traduire devant le terrible tribunal de l'Inquisition. Il parvint néanmoins à s'embarquer secrètement. Une tempête épouvantable faillit engloutir le navire qui le portait, et ce ne fut qu'après avoir couru les plus grands dangers qu'il aborda, non pas en Italie, mais sur les côtes d'Afrique, d'où il s'embarqua, non sans difficulté, et se rendit enfin auprès de Frédéric.

Accueilli avec beaucoup de distinction par le roi de Sicile, qui avait pour lui une grande sympathie et qui sut le protéger contre les

persécutions de la sainte Inquisition, il semblait qu'Arnaud de Villeneuve dût finir paisiblement ses jours dans cette honorable retraite. Mais il n'en fut pas ainsi, il termina en voyage l'existence que son amour pour la science, et aussi une certaine humeur ambulante, avait rendue si agitée et pour ainsi dire errante.

Ayant reçu, en effet, du pape Clément V, qui était dangereusement malade, l'invitation de se rendre auprès de lui, Arnaud ne s'y refusa pas. Ce pape s'était toujours montré bienveillant pour lui; il promettait d'ailleurs de faire cesser les poursuites de l'Inquisition. Le célèbre médecin se mit donc en mer sans retard, mais il ne devait pas revoir sa patrie : il mourut en vue des côtes de Gênes. Son corps fut porté dans cette ville où il fut enseveli fort honorablement en 1313.

Le pape fut très-affecté de cette mort, il écrivit à tous les évêques pour les inviter à faire chercher un traité intitulé : *Praxi medica*, que Villeneuve avait composé à son intention et lui avait dédié. Dans ce bref, Clé-

ment V donnait de grands éloges au savant médecin et menaçait d'excommunication toute personne qui, ayant trouvé son traité, ne le lui remettrait pas.

Clément V avait fait suspendre les poursuites que l'Inquisition avait commencées contre les œuvres d'Arnaud, mais après la mort du pape, la procédure fut reprise. On lit, en effet, dans le *Directorium inquisitorium nicolai Eymerici*, page 232, édit. 1585, que Longer, Jacobin, inquisiteur, condamna quinze erreurs d'Arnaud de Villeneuve, pendant la vacance du Saint-Siége.

On a beaucoup reproché à Villeneuve de s'être laissé entraîner par son gout pour l'étude de l'alchimie, et d'y avoir consacré un temps précieux qu'il aurait plus utilement employé en pratiquant la médecine. Il s'adonna, il est vrai, avec trop d'ardeur à l'étude de la science hermétique, et s'y acquit une grande célébrité, mais il n'en fut pas moins le plus savant chimiste de son époque.

Il faut reconnaître aussi qu'il fit faire un grand pas à la médecine.

« Il osa,—dit M. Bayle dans l'encyclopédie » de médecine, —penser par lui-même, au » sujet de la chimie, qu'il fit servir à la mé- » decine. »

On lui doit plusieurs produits chimiques très-précieux. C'est à tort, cependant, que quelques auteurs lui ont attribué la découverte de l'essence de térébenthine, des trois acides sulfurique, muriatique, nitrique, et de l'alcool.

En effet, Galien (Cludius Galenus) qui vivait en l'an 131 de J.-C., est considéré comme le premier médecin qui ait fait usage de l'*essence de térébenthine*. — Rhasès, chimiste arabe du xe siècle, parle de l'*acide sulfurique* dans ses ouvrages. — L'*acide nitrique* est mentionné dans les œuvres de Geber, chimiste du IXe siècle, et l'*acide muriatique* appelé aujourd'hui chloridique, qui n'est connu que depuis 1774, fut découvert par Scheele.

Quant à l'*alcool*, les arabes des premiers siècles connaissaient déjà l'art de l'extraire du vin et des autres liquides fermentés ; Arnaud de Villeneuve ne fit que propager son

usage en médecine (1).

Mais si les arabes ont, les premiers, connu la distillation du vin et les productions de l'alcool, on ne saurait contester à Arnaud de Villeneuve l'importation de cet art en Europe, pas plus qu'on ne peut lui contester d'avoir été l'inventeur des alcoolats aromatiques (esprits recteurs des plantes). Et si on pouvait remonter à l'origine de l'industrie des parfums, longtemps monopolisée par la ville de Grasse, voisine du lieu qui a vu naître et exercer Arnaud de Villeneuve, on retrouverait, très-probablement, les traces de l'impulsion donnée par ce chimiste à l'industrie distillatoire et à la parfumerie de ce pays.

Il n'est pas étonnant que les écrivains de son époque aient attribué à Arnaud de Villeneuve ce qui appartenait à ses prédécesseurs; car, avant l'invention de l'imprimerie les découvertes de ce genre ne se propageaient que très difficile-

(1) V. Trousseau et Pidoux, Traité de thérapeutique et de matière médicale et Bouillet, Dictionnaire des sciences.

ment, et celui qui, le premier, faisait un usage intelligent des remèdes peu connus dans son pays, ou qui les perfectionnait, était considéré comme l'inventeur de ces remèdes.

Quoi qu'il en soit sa réputation fut immense, et son savoir incontestable. — S'il en avait été autrement les souverains ne se seraient pas disputés ses soins, et le Pape Clément V ne l'aurait pas protégé contre l'inquisition, alors surtout qu'il était accusé d'hérésie.

Quant à l'accusation de magie qui fut portée contre lui, de Haitze la repousse en ces termes : « Mais notre auteur provençal n'a » plus besoin de justification après la part que » le savant *Naudé* lui a donnée, dans l'apolo- » gie qu'il a dressé en faveur des grands » hommes accusés de magie. D'ailleurs il ne » faut que considérer l'estime que notre roi » Robert, qui a passé pour le Salomon de » son temps, faisait d'Arnaud, l'accès qu'il » lui avait donné auprès de sa personne, et » les sentiments à peu près semblables du » Pape Clément V, qui l'avait honoré du titre

» de son médecin, pour le croire tout autre
» qu'un homme abominable par ses superstitions. »

On a d'Arnaud un grand nombre d'ouvrages, dont quelques uns sont très estimés; mais ils laissent tous beaucoup à désirer sous le rapport du style; ils sont même au dessous de la manière d'écrire de son temps, et on n'en doit pas être surpris, s'il est vrai qu'il les composait à la hâte, et qu'il ne les relisait jamais, soit parce qu'il avait la vue assez mauvaise, soit parce que la vivacité de son caractère ne lui en permettait pas la révision, toujours pénible et souvent ennuyeuse. C'est du moins ce que dit de Haitze, d'après le témoignage de Symphorien Champier et de Nicolas Antonio.

Il est probable aussi que beaucoup de mauvais ouvrages qui lui sont attribués ne lui appartiennent pas; car ce fut une pratique constante des alchimistes, de mettre sous le nom de ceux qui avaient illustré leur secte, un grand nombre de leurs productions, afin de les faire accepter à la faveur de ce nom célèbre.

Nous pouvons en citer une preuve facile à constater. Il existe dans les archives de la mairie de Toulon, la copie d'une lettre attribuée à Raymond Lulle, et par laquelle ce savant alchimiste aurait enseigné au Roi Robert, comte de Provence, un procédé infaillible pour faire la pierre philosophale. Or, cette lettre qui est datée de 1412 n'a pas pu être écrite par Raymond Lulle, mort en 1315 (1).

Parmi les ouvrages publiés sous le nom d'Arnaud, il en est un particulièrement qui ne saurait lui être attribué ; c'est le traité intitulé : *De omni genere simplicium medicamentorum*, qui n'est qu'un recueil tiré des ouvrages d'Avienne, de Sérapion, et du *Pandectaire* de Jean Platérius, plus récent qu'Arnaud — et dans lequel Arnaud lui-même est cité.

De même qu'on a considéré Arnaud comme ayant écrit certains ouvrages qui ne lui appartiennent pas, il nous en manque aussi plu-

(1) Le Roi Robert était contemporain de Raymond Lulle il régna en Provence de 1309 à 1349 — mais il était mort depuis un demi siècle à la date de cette lettre.

sieurs que les anciens auteurs lui attribuent. Nous n'avons plus, par exemple, aucun des traités qui furent proscrits par la sentence portée contre lui à Tarragone, et dont Eymeric fait le dénombrement.

Voici la nomenclature des ouvrages attribués à Arnaud de Villeneuve :

Le miroir des introductions médicinales. — *De l'humide radical.* — *Un commentaire sur le texte de Galien,* au sujet de la diversité des mauvaises complexions. — *Du régime de santé.* — *De la conservation de la santé*, ouvrage qu'il écrivit pour le Roi d'Aragon. — *De la conservation de la jeunesse et du retardement de la vieillesse,* dédié au Roi Robert, comte de Provence. — *Considérations sur l'œuvre de la médecine.* — *De la saignée*, qu'il qualifie de vénérable. « Apparemment, dit de Haitze, à cause de l'importance du sang pour l'entretien de la vie animale, d'où l'axiome vulgaire a été tiré, *que l'âme réside dans le sang* ; ce qui se dit, parce que toute entière en tous les membres du corps animal, il semble, pour

ainsi dire, que le sang soit le véhicule par où cette âme s'insinue dans toutes ses parties ; et c'est ce qui fait donner de la vénération au sang. » — *Règles générales pour la guérison des maladies*, qu'il appelle *ses paraboles*.

Il dit, dans la première parabole que toute guérison procède du souverain bien qui est Dieu. Il déclare ensuite : 1° Que pour opérer utilement dans la médecine, il ne faut avoir que l'honneur pour but ; 2° que ceux qui s'introduisent dans la médecine pour acquérir des biens deviennent les avortons de cette science ; 3° que ceux qui sont attentifs à se procurer leurs commodités temporelles, se trouvent non seulement peu propres pour procurer la santé aux autres, mais qu'ils sont encore très souvent les causes malheureuses qui y font obstacle ; 4° qu'un esprit dissipé et engagé dans les voluptés flétrit, pour ainsi dire, les connaissances de l'art de la médecine, en les faisant peu valoir ; 5° enfin, que les emportements de l'esprit et les appétits déréglés, déchirent non seulement l'ouvrier, mais encore qu'ils empêchent la rectitude de son ouvrage.

Régles générales pour la conduite du médecin dans les maladies inconnues. — *Aphorismes sur toutes les maladies.* — *De la manière d'opérer sur le corps humain.* — *Du régime que les gens de guerre doivent garder.* — *Commentaire* sur le fameux régime de vivre, donné par l'école de Salerne au Roi d'Angleterre. — *Instructions générales* sur toutes les maladies, qu'il a intitulées le *Bréviaire de la pratique médicinale*, suivi d'un traité des urines et de toutes les fièvres. — *Une pratique sommaire* ou régime de médecine, qu'il écrivit sur la demande du Pape Clément. — *De la manière de préparer les aliments des malades dans les maladies aiguës.* — *Recueil de régimes* dans les dites maladies. — *Le régime de la fièvre quarte.* — *Manière de traiter les fièvres éthiques.* — *Traité de stérilité.* — *Des signes de la lépre.* — *De la bonté de la mémoire.* — *De l'amour héroïque , ou de la passion amoureuse.* — *Des maléfices contre le mariage.* — *Des précautions médicinales.* — *De la manière de composer les médecines.* — *Traité des vins.* — *De l'ornements des femmes*, par rapport à la beauté du corps.

« Ce traité, dit de Haitze, est un ouvrage assez inutile, comme destiné pour des personnes, qui étant continuellement attentives à idolâtrer leur corps, ne sont que trop remplies des moyens de satisfaire cette passion idolâtre, qui les possèdent entièrement. »

De la décoration du visage.—De la génération animale. — Des choses utiles ou nuisibles aux principaux membres du corps humain. — Une exposition sur l'axiome d'Hippocrate touchant la brièveté de la vie et la longueur de l'art de la médecine. — *Des pronostics* qu'on tire des songes qu'on fait en dormant. — *Des jugements qu'on fait des maladies*, selon les règles astronomiques ou le mouvement des planètes. — *Version latine* du livre grec des propriétés surprenantes des choses naturelles de Costaben Luce, intitulé des *Ligatures physiques*. — *De la véritable composition* de la philosophie naturelle, par laquelle tout imparfait est ramené à son juste titre solaire et lunaire. Ce traité sur la pierre philosophale est aussi appelé par Arnaud le *trésor des trésors*, *le plus grand secret de tous les secrets*, ou le *Rosaire*

des philosophes. — Un autre traité sur cet objet, dédié au Roi d'Aragon, et qui a pour titre : le *Parfait magister* ou *la joie de maître Arnaud de Villeneuve* — ou encore *la Fleur des Fleurs.* — Deux autres traités sur la pierre philosophale composés, le premier pour un de ses élèves et le second pour le comte Robert, Roi de Naples.— *Une recette d'électuaire,* merveilleux préservant de la peste, et confortant la masse de toutes les bonnes qualités du corps. — *Un traité contre la gravelle,* qu'il a appelé l'ouvrage de *la Marie de Dieu,* composé pour le Pape. — *Un régime curatif et préservatif* touchant le catharre. — *Des palpitations du cœur.* — *Un traité de l'épilepsie.* — *L'apologie de la constitution carthasienne* relatif à l'abstinence absolue de la viande, contre les jacobites.

Toutes les œuvres connues d'Arnaud ont été réunies en un volume. La première parut à Lyon en 1504 , in-folio , avec une préface de Thomas Marchius. Il en a paru ensuite plusieurs du même format , Paris, 1509; Venise, 1514; Lyon, 1520, avec la vie

d'Arnaud, par Symphorius Champin, et à Bâle, en 1515, 2 vol., avec quelques annotations de Jérôme Taurellus, de Montbelliard.

On lit en tête de l'édition de 1504, les vers latins suivants :

Si cupis infestos morbos evadere lector;
Et differre tuo caniciem capiti :
Si causas rerum, Divinaque dogmata scire;
Abdita na urœ si penetrare datur .
ARNALDI *libros , quos Th mas nuper ab atris,*
Eduxit tenebris, nocte dieque lege.

Si tu désires, lecteur, être à l'abri des maladies pestilentielles,
Et empêcher que ta tête ne blanchisse trop tôt;
Si tu veux connaître les causes des choses et les secrets de Dieu,
Et approfondir les mystères de la nature,
Lis jour et nuit les œuvres d'ARNAUD
Que Thomas vient de publier.

Suivant en cela l'exemple qui nous est donné par de Haitze, nous terminerons cette notice en rappelant les divers jugements portés sur Arnaud de Villeneuve par les écrivains qui ont lu ses ouvrages :

RAYMOND-LULLE, célèbre médecin philosophe, contemporain et disciple d'Arnaud, lui donne dans la préface de son ouvrage sur l'opération du grand œuvre, le titre de *fontaine de science.*

—Jean André, savant jurisconsulte, qui a aussi vécu et écrit du temps d'Arnaud et qui même l'avait vu et connu, le qualifie dans ses notes sur le spéculateur : de *médecin et de théologien du premier ordre.* — Jean Villani, historien du même siècle, dit dans le chap. III du IXe livre de son histoire, qu'Arnaud était un *très-grand philosophe.* — Panorme, un des plus grands jurisconsultes du XIe siècle, l'appelle : *souverain et presque divin médecin.* — Symphorien Champier, ne craint pas de dire dans l'abrégé qu'il a donné de la vie d'Arnaud : *qu'après ce grand philosophe personne n'a pénétré si avant dans les secrets de la nature, et que nul ne l'a égalé dans la pratique de la médecine.* — Théodore Zwinger, dans son Théâtre de la vie humaine, l'a mis au rang, non-seulement *des premiers médecins,* mais encore, *des premiers littérateurs, comme possédant les langues latine, grecque, hébraïque et arabe.* — Un des plus remarquables historiens espagnols, Mariana, atteste dans son histoire d'Espagne, liv. 14, chap. IX, qu'il était le plus fameux et le plus savant médecin de

son temps, *medico muy nombrado, y docto en aquellos tiempos.* — NICOLAS ANTOINE, dans sa *Bibliothèque d'Espagne*, appelle Arnaud : *grand philosophe et grand médecin, qualités*, dit-il, *que tous les écrivains qui, dans tous les temps, en ont parlé, lui ont constamment attribué.* — JEAN IMPÉRIALE, DUC DE SAINT-ANGE, homme d'Etat et littérateur génois, le dépeint, dans son *Musée historique*, comme un personnage *d'un génie prodigieux qui avait rempli l'Europe de son nom, quoique de naissance obscure.* — COLOMIES, dans son curieux recueil des français qui ont excellé dans la connaissance des langues orientales, y donne le second rang à Arnaud de Villeneuve. — Enfin, MORERI dit qu'Arnaud a été un des plus grands hommes de son temps, et que les auteurs sont unanimes à déclarer *qu'on ne vit*, dans son siècle, *aucun esprit ni plus vaste, ni plus pénétrant et dont les connaissances fussent plus universelles.*

OUVRAGES DE L'AUTEUR.

Statistique du Var, 1 vol. in 8°.... 2 f. »

Situation écono e de la France,
1 vol. in-8°..... » 50 c.

Vie d'Arnaud de Villeneuve, 1 vol.
in-18..... 1 »

B10
1